

JINGWU

LA RENAISSANCE DU KUNG-FU



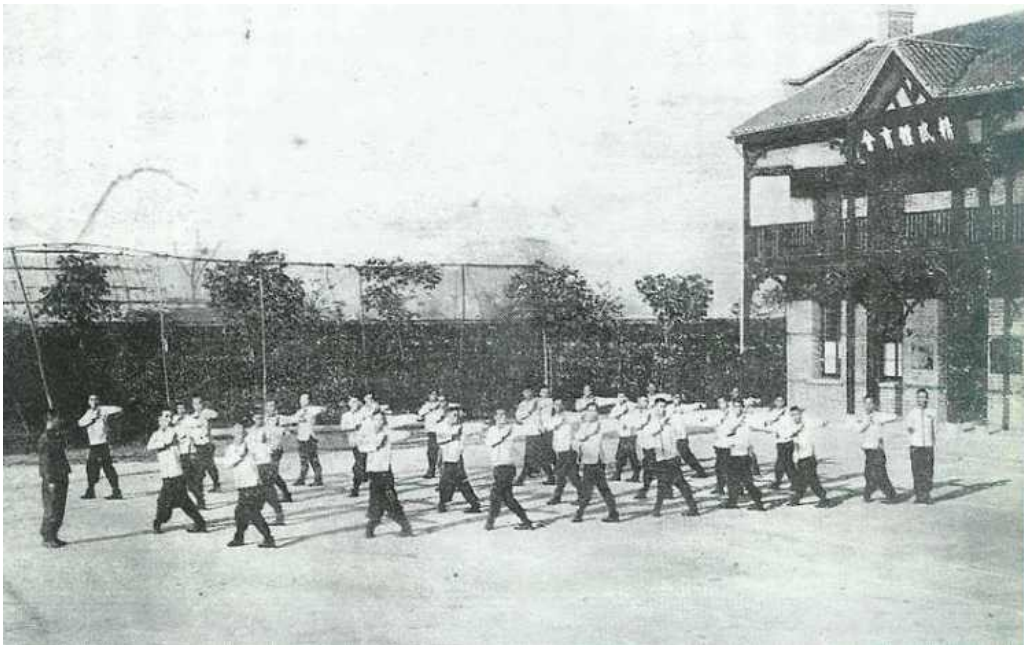
Huo Yuanjia

En juillet 1915, un typhon ravage Shanghai et ses environs. Comme d'innombrables autres constructions en bambou et roseau, les locaux de l'Ecole de culture physique Jingwu 精武体操学校 sont détruits. Après la perte de son maître fondateur Huo Yuanjia 霍元甲 un an à peine après sa création en 1909, cette nouvelle catastrophe aurait pu mettre un terme à l'existence de la toute première école de kung-fu de l'ère moderne. Ce ne fut pas le cas. Jingwu allait non seulement connaître un formidable essor mais aussi modifier profondément la pratique et l'enseignement des arts martiaux ancestraux. Une modernisation tous azimuts qui, au fur et à mesure que disparaissait le monde traditionnel, engendra les mythes popularisés quelques décennies plus tard par le cinéma de Hong Kong.

Au-delà des images d'Epinal

La destruction de l'école Jingwu permit à quelques visionnaires d'achever un processus de transformation radicale de la pratique des arts martiaux chinois commencé quelques années plus tôt. Dès ses débuts, l'association fut le projet de riches négociants proches du

mouvement révolutionnaire incarné par le docteur Sun Yat-sen 孙中山, le père de la république chinoise. Si Huo Yuanjia, son premier instructeur, provenait bien du milieu des milices villageoises et des compagnies d'escorte, son enseignement dérogea aux règles du secret et de l'initiation pour proposer à un public de citoyens éduqués des cours ouverts à tous, une innovation sans précédent dans l'histoire du kung-fu. Le noyau dirigeant de l'association regroupa des jeunes gens issus de la classe aisée qui aspiraient à faire entrer la Chine nouvelle dans le concert des nations. Parmi eux, il faut citer Chen Gongzhe 陈公哲, Lu Weichang 卢炜昌 et Yao Chanbo 姚蟾伯 qui utilisèrent leurs fortunes familiales pour rebâtir en dur l'école rebaptisée en avril 1916 Association sportive Jingwu (Jingwu tiyu hui 精武体育会). Car il ne s'agissait plus seulement de promouvoir les arts martiaux mais aussi toutes les activités sportives ou récréatives susceptibles de contribuer à la régénération du peuple chinois : jeux de ballons, athlétisme, musculation, courses en patins à roulettes, billard et j'en passe. Tout cela est bien loin, on en conviendra, de l'imagerie des films de Hong Kong qui présentent systématiquement Jingwu comme une école martiale traditionnelle.



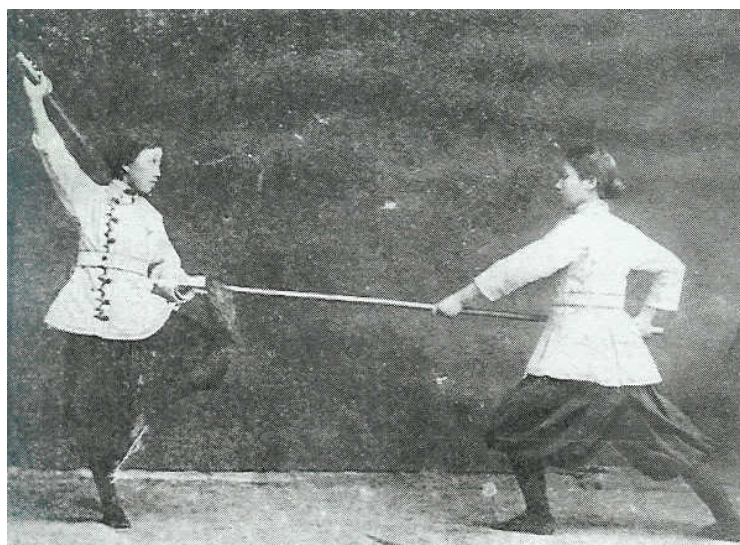
L'école Jingwu

Après la période 1909-1915 qui marquait déjà une rupture avec les anciennes méthodes de recrutement et de transmission, l'idéologie qui prévalut lors de la fondation de Jingwu allait, grâce au dynamisme de son staff, influencer décisivement sur l'évolution qui finira par engendrer le Wushu sportif en Chine populaire. Il faut donc comprendre que Jingwu se posa _ comme ce fut le cas pour le judo au Japon _ en rupture avec les anciens arts guerriers. Ainsi par exemple, les publications de l'association fustigèrent les rebelles Boxeurs de 1900 pour leurs superstitions et même leur saleté ! Rien de tel dans le nouveau Jingwu qui adopta, à l'instar du judo, des principes scientifiques, hygiéniques et moraux en partie inspirés de l'Occident. Ainsi furent rejetées les légendes qui abondent dans le folklore du kung-fu, les croyances irrationnelles telles que la vertu protectrice des talismans et plus encore la violence intrinsèque aux formes populaires de boxe chinoise. Cette influence de l'Occident portée par le Mouvement de la Nouvelle culture (xin wenhua

yundong 新文化运动) apparaissait clairement dans l'architecture moderne et les équipements dernier cri du nouveau siècle. Les spacieuses salles d'entraînement furent assorties de douches, de salles consacrées à l'étude _ avec un squelette complet pour étudier l'anatomie_ et d'une importante bibliothèque contenant de nombreux livres occidentaux, notamment des manuels américains sur la boxe et l'autodéfense. Si les fondateurs de Jingwu admiraient le caractère scientifique de ces ouvrages, leur nationalisme leur faisait proclamer que les arts de combat étrangers provenaient du kung-fu !

L'école qui a tout inventé

D'une certaine façon, on pourrait dire que Jingwu a tout inventé depuis la pratique des femmes à égalité avec les hommes _ les premières sections féminines apparurent en 1917 _ en passant par les magazines spécialisés à partir de 1922, les manuels destinés à un apprentissage autodidacte, la réclame pour les cours et même les posters présentant des techniques... Bien entendu même si l'association fit la promotion de toutes sortes de sports, la pratique modernisée du kung-fu resta emblématique. Après la disparition de Huo Yuanjia, dont le style familial constitua désormais le plus haut degré d'étude, le poste d'instructeur en chef fut confié à un expert du Hebei spécialiste de la boxe Shaolin, Zhao Lianhe 赵连和. Ce dernier est demeuré méconnu du public malgré sa contribution décisive au développement du programme technique et notamment la codification des dix enchaînements de base qui forment le premier niveau d'apprentissage : quatre séries solo de mouvements à mains nues (*tantui*, 谭腿 *gongli* 功力, *dazhan* 大战 et *jiequan* 节拳), trois séries solo avec armes (sabre, bâton et lance) et trois duos (deux à mains nues et un troisième opposant le sabre à la lance). Il fallait deux ans pour assimiler ce programme et recevoir un premier certificat. Les deux niveaux suivants, comportant encore plus d'enchaînements ainsi que des spécialisations, nécessitaient quatre années supplémentaires d'études sanctionnées par un diplôme d'instructeur.



Pratique féminine

A la différence des écoles traditionnelles qui défendaient jalousement leurs secrets martiaux et considéraient avec suspicion voire mépris les organisations rivales, Jingwu s'efforça de fédérer les représentants d'autres styles dont les experts partageaient leurs idéaux. C'est ainsi que des maîtres des boxes de la mante religieuse, de l'aigle ou des arhats (saints du bouddhisme) furent invités à partager leurs connaissances avec les étudiants. Nombreux parmi ces derniers devinrent également de fervents avocats du Taiji quan qui se diffusa dans le sud du pays grâce aux succursales de l'association. Un des aspects les plus intéressants de l'histoire de Jingwu fut en effet son développement dans la province de Canton où les arts martiaux du Nord rencontrèrent ceux du sud avec les tensions que cela put générer. Ainsi une anecdote raconte qu'après l'ouverture d'une nouvelle branche de Jingwu à Foshan 佛山, un de ses instructeurs, Yu Lejiang, fut vaincu par le célèbre Ip Man 叶问. Quoi qu'il en soit cette affaire n'empêcha pas le développement local de Jingwu qui s'imposa sur le marché des pratiques martiales à grand renfort de publicité. En 1924, une banqueroute entraîna la ruine de ses donateurs shanghaiens et par contrecoup la fermeture de l'école mère de Shanghai. Cela n'empêcha toutefois pas le développement de l'association toujours plus au sud d'abord dans la colonie britannique de Hong Kong puis dans les communautés chinoises du Vietnam, de la Malaisie, etc. L'imposant stade Chin-Woo avec sa piscine olympique construit en 1953 à Kuala Lumpur, atteste le rayonnement d'une organisation qui ne compte aujourd'hui pas moins de 150 branches dans le monde.



Le stade Chin-Woo de Kuala Lumpur (photo Azreey Creative Commons)

L'essence des arts martiaux

Malgré son caractère novateur, Jingwu reste pour de nombreux adeptes indissociable de la pratique traditionnelle des arts martiaux chinois. Dans les salles dédiées à l'étude de son programme technique trône le portrait du fondateur, incarnation du maître idéal tel qu'il apparaît dans les légendes du kung-fu et certains films chinois. L'intention première des véritables acteurs de l'association Jingwu fut comme l'indique son nom _ Essence (Jing 精) des arts martiaux (wu 武) _ de recueillir et préserver ce qu'il y avait de plus précieux dans cet héritage culturel, cela tout en contribuant à renforcer une nation qui, naguère encore, était considérée comme « l'homme malade de l'Asie ». A la différence des maîtres boxeurs de l'ancien temps qui étaient uniquement préoccupés par les avantages que pouvaient leur procurer la force physique et l'expertise dans le maniement des armes blanches, les instructeurs de Jingwu privilégiaient avant tout le bien commun. On peut ici établir un parallèle avec le judo qui fut également une création moderne largement influencée par la culture occidentalisée de son concepteur, le génial Jigoro Kano qui parlait anglais et allemand, fut le père de l'Olympisme au Japon et occupa de hautes fonctions dans le domaine de l'éducation. De la même façon que les origines du judo ont été idéalisées dans les récits et films nippons à l'exemple du célèbre film de Kurosawa *La Légende du grand judo* qui fait de Kano une sorte de maître zen incarnant toutes les finesses de la culture samouraï _ rappelons tout de même que ce dernier patronna le premier club de baseball du Japon _, Huo Yuanjia est perçu sous un jour romantique par les adeptes qui, aux quatre coins du monde, saluent cérémonieusement son effigie. Ainsi, le personnage tend à disparaître derrière une légende qui n'est connue que par les écrits de l'association. Une façon sans doute de contrebalancer un réformisme effréné par l'exaltation de la mémoire du grand ancêtre...



Poster édité par Jingwu

En fait, on ne sait pas grand-chose de certain sur Huo Yunjia si ce n'est que ce dernier incarne tout le refoulé de l'association, c'est-à-dire ces boxeurs incultes endurcis par les travaux des champs qui formaient les milices chargées de défendre les villages ou le personnel des compagnies d'escorte (*biaojū* 镖局) et autres officines louant les services de gardes du corps. Formé dès la prime enfance par son père Huo Endi 霍恩第, un expert de la boxe de la « trace perdue » (*mizong quan* 迷踪拳), Huo Yuanjia se serait fait connaître en affrontant à Tianjin puis à Shanghai des adversaires représentant comme par hasard certaines puissances étrangères qui opprimaient la Chine : un Russe, un Anglais et des Japonais. Il n'existe pas de sources extérieures à l'association permettant de vérifier la réalité des exploits accomplis par Huo au cours de sa courte existence. Bien entendu, ceux-ci pourraient d'autant plus avoir eu lieu qu'il n'était pas rare à l'époque que des lutteurs de foire occidentaux se produisent sur les places publiques. Quoi qu'il en soit, après avoir terrassé un « hercule » russe, le combat contre l'énigmatique boxeur britannique O'brien ne put être organisé du fait d'un désaccord sur les règles. Le match tant espéré aurait alors été remplacé par des combats de lutte qui opposèrent Huo et certains de ses élèves à d'autres concurrents chinois lors d'un *leitai* 擂台, une forme de combat sur estrade prisée par les écoles de kung-fu. C'est à la suite de cette performance que Chen Qimei 陳其美, un membre du Tongmenhui 同盟會, la Ligue d'Alliance révolutionnaire de Sun Yat-sen, lui proposa de fonder l'école Jingwu. Peu après Huo et ses compagnons furent invités à participer à une rencontre sportive par une association japonaise qui enseignait le judo, le sumo ainsi que le kendo. Certains membres de Jingwu racontèrent par la suite que la défaite d'un lutteur japonais face à l'un des meilleurs éléments de l'équipe de Jingwu, Liu Zhensheng 刘振声, dégénéra en bagarre générale au cours de laquelle le grand maître aurait vaincu pas moins de dix adversaires. Dans une autre version de ces combats épiques, Huo affronta un expert nippon et lui brisa le bras...



Liu Zhensheng

Bruce Lee et Huo Yuanjia

Paradoxalement, Huo possédait une constitution fragile depuis son enfance _ il était vraisemblablement tuberculeux _ ce qui explique qu'il mourut prématurément à l'âge de 42 ans alors qu'il était soigné dans un hôpital de la concession japonaise. La rumeur populaire prétendit que les Japonais en avaient profité pour empoisonner celui qui les avait humiliés. Cette croyance entretenue par les instructeurs de Jingwu conféra à Huo un statut de martyr du nationalisme chinois. D'une certaine façon, sa mort laissa les coudées franches à ses héritiers réformistes en même temps qu'elle favorisa l'éclosion de sa légende. On ne peut ici que faire le rapprochement avec Bruce Lee, l'icône majeure du kung-fu dont la gloire fut également posthume. En dehors du film *La Fureur de vaincre*, dont le titre chinois est *L'Ecole Jingwu* (Jingwu men 精武門) rappelons-le, il existe d'autres connexions entre le Petit Dragon et l'école du grand maître Huo Yuanjia. En effet, peu avant son départ pour les Etats-Unis le jeune Lee sollicite Sui Hong San 邵汉生 (1900-1994) qu'il avait connu sur les plateaux de cinéma pour lui enseigner quelques techniques démonstratives du kung-fu nordiste en échange de leçons de cha-cha. Il se trouve que ce quinquagénaire habitué aux seconds rôles dans les films de la série des Wong Fei-hung 黄飞鸿 avait été formé dans l'école Jingwu de Canton où il avait suivi notamment les leçons de Huo Dongge 霍东阁, le fils cadet du fondateur, ainsi que des maîtres Sun Yufeng 孙玉峰 et Luo Guangyu 罗光玉 avant de devenir à son tour instructeur. Sous la férule d'« Oncle Siu », Bruce Lee apprit ainsi trois enchaînements élémentaires du programme de Jingwu : le *tantui* (jambe projectile), le *gongli quan* (boxe de la puissance) et le *jie quan* (boxe enchaînée) dont il démontra quelques coups de pieds sautés spectaculaires lors de sa célèbre démonstration à Long Beach en 1964. Bruce était si doué qu'il ne lui aurait fallu que trois soirées pour apprendre les douze séries de mouvements du *tantui* dans lesquels il découvrit, soit dit en passant, le principe du coup de poing donné de profil, son arme absolue qu'il utilisait comme un épéiste. L'instructeur de Jingwu lui enseigna également un enchaînement typique de la boxe de la mante religieuse transmis par le grand maître Luo Guangyu, la « boxe du pas écrasant » (*bengbu quan* 崩步拳).



Affiche chinoise de *La Fureur de vaincre*



Bruce Lee entre Sui Hong San (à gauche) et Shih Kien (à droite)

Et puis, il convient de rappeler que Wong Jack Man 黃澤民, l'adversaire de Bruce Lee lors du prétendu défi que lui lança la communauté chinoise de San Francisco, était un expert de Shaolin du Nord qui venait justement d'ouvrir une antenne de Jingwu dans le Chinatown. La suite est connue. Déçu par sa performance lors de son combat, Bruce se détourna du kung-fu pour développer son propre système de combat. Devenu une star en Asie avec le succès phénoménal de son film *La Fureur de vaincre* en 1972, il est intéressant de savoir qu'il contribua à faire exploser les demandes d'admission dans les nombreuses branches de l'association Jingwu comme le rapporte le maître Yap Shu Shen qui enseignait alors dans le stade Jingwu de Kuala Lumpur. Enfin, dans son dernier film, *Opération dragon*, le dieu du kung-fu retrouva encore un maître de Jingwu, l'acteur Shih Kien 石堅_ le sinistre Monsieur Han_ lui aussi formé dans cette même école de Canton où Siu Hong San avait fait son apprentissage. C'est ainsi que le processus de modernisation des arts martiaux chinois entrepris par les fondateurs de Jingwu s'acheva sur le grand écran avec Bruce Lee, qui, à sa façon, révolutionna tout autant le kung-fu.

José Carmona



Crédit photos Bruce Lee Christophe Champclaux

LA GRANDE TRIADE

Des sociétés secrètes aux premiers grades du kung-fu



Les Chinois ont la passion des nombres qui pour eux sont avant tout des emblèmes. Un célèbre verset du Dao De Jing de Laozi évoque de façon concise l'ordonnancement du monde : « Le Dao a donné naissance au Un, le Un a donné naissance au Deux, le Deux a donné naissance au Trois et le Trois a donné naissance aux dix mille êtres ». Le passage du Trois à dix mille permet de saisir la fonction de pivot du troisième terme de cette énumération. Le Un, c'est bien entendu l'unité primordiale. Le Deux exprime un premier mouvement, celui du rythme binaire du Yin et du Yang. Avec le Trois, c'est l'action même des souffles (le *qi* 气) qui se manifeste, ceux-ci se déployant pour engendrer le Ciel, la Terre et l'Homme, en bref l'ensemble des phénomènes. C'est en raison de cette symbolique ternaire que le sinogramme désignant le souverain (*wang* 王) s'écrit avec trois traits horizontaux superposés reliés par un trait vertical évoquant son rôle unificateur. Le nom de Triades (*san he hui* 三合會) désignant les sociétés secrètes chinoises fait référence au pouvoir de transformation contenu dans son symbole qui, espéraient les sectateurs, provoquerait la chute de la dynastie usurpatrice des envahisseurs mandchous et rétablirait le règne des Ming.

Il n'y a donc rien d'étonnant dans le fait que le docteur Sun Yat-sen adopta à son tour l'emblème évocateur du chiffre Trois. D'une part, il reprenait ainsi à son compte les luttes de ses prédécesseurs et d'un autre côté, en se coulant dans le moule de la pensée traditionnelle, il facilitait l'acceptation de sa doctrine, les trois principes du peuple (*san min zhuyi* 三民主義), démocratie, nationalisme et socialisme. Cette idéologie présida à la naissance de l'Ecole de culture physique Jingwu et inspira son développement lorsque celle-ci devint une association sportive et culturelle. Il y a d'ailleurs une obsession du Trois

qui ressort dans les écrits et les symboles de l'association. Ainsi par exemple, le trio formé par Chen Gongzhe, Lu Weichang et Yao Chanbo appelé les « trois corporations de Jingwu », les trois formes de culture (physique, intellectuelle et morale) prônées par l'organisation, ou encore la classification des arts martiaux chinois selon les trois grands fleuves qui, du Nord au Sud, baignent la Chine : boxes de la région du Fleuve jaune, boxes du Yangzi et boxes de la Rivière des perles. Cette focalisation qui visait à rappeler constamment l'idéologie sous-jacente apparaît clairement dans la bannière qui fut dessinée par Lu Weichang et dont les trois étoiles à cinq branches symbolisent les trois principes du peuple ou encore, comme le proclama même une publication de l'association en 1919, la liberté, l'égalité et la fraternité !



L'uniforme de Jingwu

A partir des trois étoiles, les cadres de Jingwu élaborèrent en outre un système de grades de couleurs comparable à celui des ceintures de judo. En effet, les étoiles furent mises en relation avec les niveaux de pratique élémentaire, intermédiaire et avancé qui nécessitaient chacun deux années d'étude. Ainsi, l'étoile jaune correspondait au premier niveau, celui où l'étudiant s'initie au kung-fu avec l'apprentissage des dix enchaînements, l'étoile bleue (ou verte) au deuxième degré et enfin l'étoile rouge était décernée à ceux qui avaient suivi avec succès le cursus complet. Ces derniers pouvaient ainsi arborer les trois étoiles sur la veste de leur tenue, la jaquette à brandebourgs étant complétée par un pantalon noir et des sortes de bottines. Si cette dernière paraissait traditionnelle, elle n'en constituait pas moins _ au même titre que le « kimono » de judo _ une nouveauté, aucune école ancienne de kung-fu n'ayant jamais possédé d'uniforme.

J.C.